

# Place des 3 horloges

## (1<sup>ère</sup> partie)

Je suis née, ou peu s'en faut, au carrefour des Trois horloges, au cœur de Bab el oued. Il y a là une place, en forme de triangle aux angles arrondis. La rue de Châteaudun borde la place et grimpe tout droit vers l'église Saint Joseph dont le clocher, inspiré du Sacré-Cœur, domine le quartier. Bab el oued : la porte de la rivière. Personne n'a jamais pu me dire où était la porte et encore moins la rivière. Pendant longtemps cette place et les quelques rues qui la bordent ont constitué tout mon univers. Le matin la place servait d'annexe au grand marché couvert construit tout à côté. Dans la rue de Châteaudun, au pied de notre immeuble, les fleuristes s'installaient très tôt, dans le vacarme des seaux de fer blanc entrechoqués et le gargouillis de l'eau. Il y avait là du jasmin et du mimosa, de grands arums blancs, des roses et surtout des œillets dont les fleuristes, tout au long de la matinée, s'employaient à consolider la tige fragile à l'aide d'une sorte de frêle crinoline de fil de fer qui donnait à chacune de ces fleurs au parfum entêtant une allure d'infante culbutée. Plus à gauche, à l'angle de la rue des Moulins, on trouvait les marchands d'étoffes : cotonnades bon marché, vichy à carreaux, popeline et autres percales que les mains plus ou moins habiles de ma mère, transformeraient un jour en tabliers d'école ou en robes de fête. Les rues avoisinantes étaient vouées, au fil des saisons, aux pyramides d'oranges, de tomates, de poivrons, de pastèque brillantes ou de melons, dans un méli-mélo d'odeurs puissantes qui envahissaient tout, tandis qu'au centre de ce quadrilatère se dressait le grand marché couvert aux allures de pavillon Baltard, temple des bouchers-charcutiers et surtout des poissonniers vendeurs de sardines, de bonites, de calamars et de ses grosses crevettes roses si abondantes alors dans les eaux salées de la Méditerranée que mon père n'hésitait pas à les utiliser en guise d'appât pour la pêche à la ligne.

L'immeuble où j'ai grandi, bordait le côté sud de la place. Un immeuble haussmannien, vieux déjà de près d'un siècle comme tous ceux du coin. Haussmann un peu déglingué à l'image du quartier. L'escalier de marbre blanc avait des marches ébréchées et l'angelot de bronze au pommeau de la rampe avait depuis longtemps perdu ses ailes. Des générations d'enfants avaient creusé leur marque dans le stuc brun de la cage d'escalier, des cœurs percés de flèches, des pénis suggestifs, des fragments de poèmes et beaucoup d'injures bien senties. La grande porte de bois sombre qui ouvrait sur la rue était en permanence à demi obstruée par la cage de la vendeuse de billet de loterie – " prochain tirage vendredi, billet gagnant garanti " s'égosillait elle à longueur de journée – Quand je rentrais de l'école, au milieu de l'après – midi, le soleil, au travers des vitres colorées, donnait à l'escalier des allures de cathédrale. Assise sur une marche entre le premier et le deuxième étage, dans le silence de la sieste, je regardais les petits rectangles de lumière bleue et rouge jouer sur le marbre blanc des marches et c'était pour moi comme une image du ciel. Quelquefois fois pourtant, le hall d'entrée et les marches du premier étage se coloraient d'une traînée de gouttes de sang : le bon docteur du premier avait encore fait fonction de service des urgences et avait recousu et pansé quelque victime des violences de la rue. À Bab-el-oued on avait le sang chaud et on portait son honneur à bout de poing. L'empilement des communautés, les antagonismes, les jalousies, le geste toujours plus rapide que la parole, l'habitude de vivre dehors plutôt que dans des logements toujours trop petits, et, à la moindre occasion Arabes, Italiens,

Malgais, Espagnols, ou Mahonnais s'empoignaient, s'injuriaient et, quelquefois se tuaient.

Au premier étage vivait la famille du boulanger qui avait sa boutique juste au pied de notre immeuble. La boulangère et ses filles se distinguaient du commun de l'immeuble : elles soignaient leur allure bourgeoise et nous adressaient rarement la parole. Ces demoiselles vêtues d'un uniforme sage s'en allaient fréquenter une école religieuse pendant que nous autres nous contentions de l'école publique du quartier. Le boulanger pourtant était un brave homme. Sa boutique et son four, situés sous l'immeuble, ne désemplissaient pas. Ma mère disait que c'était à la chaleur du four et à toute cette farine entreposée que l'on devait la multitude de gros cafards gras qui hantaient les appartements. En vain, pour nous en débarrasser, mon père semait-il des lignes de poudre blanche de DDT le long des murs. Malheur à celui qui, pris d'un besoin pressant, se levait la nuit : en éclairant le couloir il voyait s'échapper dans tous les sens ces blattes brunes aussi grandes que des mains d'enfant. Pourtant ce fournil nous était bien utile. On y portait régulièrement à rôtir le poulet du dimanche, les petits légumes farcis et le pain grillé que mon père, par souci de sa ligne mangeait de préférence au pain frais. Dans les jours qui précédaient Noël une activité intense y régnait. Les mères de famille du quartier venaient préparer là les bûches et autres gâteaux de fête. Combien de fois y ai-je battu des jaunes d'œufs avec du sucre jusqu'à ce que " l'appareil blanchisse et fasse le ruban " et des blancs en neige à l'aide d'une sorte de ressort à boudins machiavélique qui se tordait et m'échappait sans cesse.

Les abords immédiats de l'immeuble, aussi, nous étaient familiers et participaient largement à notre vie. Juste à côté de la boulangerie il y avait Kader, le volailler. Ses poules, vivantes bien sûr, étaient entassées dans des cages derrière son comptoir. Bien loin d'être abattues par leur sort prochain elles piaillaient et jacquetaient sans arrêt, branlant de la tête et du jabot, tapant du bec contre le grillage. La plupart des clientes achetaient leur poulet vivant et l'emportaient, pattes attachées dans leur panier. Chez nous le poulet rôti de Kader a longtemps fait partie du rituel du dimanche et ma grand-mère en était la grande prêtresse. D'abord elle choisissait sa bête, soigneusement, en femme de la campagne à qui on ne le fait pas. Le poulet, remonté dans l'appartement, était parqué provisoirement dans un carton percé de trous d'aération. Le temps, pour ma grand-mère de préparer la sanquette. Elle commençait par malaxer un morceau de pain trempé dans de l'eau et pressé entre ses doigts. Elle ajoutait de l'ail en quantité non négligeable, du persil, du sel et du poivre et étalait cette sorte de farce, soigneusement, sur une assiette. Ensuite elle venait s'asseoir sur une chaise à côté de la cage à poule et déposait l'assiette sur le sol entre ses pieds. Puis elle attrapait prestement le poulet, coinçait fermement la bête entre ses genoux et, d'un coup de couteau rapide et sûr, lui tranchait le cou, laissant les gouttes de sang imbiber, peu à peu, la farce dans l'assiette. Cette scène, souvent répétée, exerçait sur moi la fascination de l'horreur. J'assistais, pétrifiée, aux soubresauts de plus en plus faibles du malheureux volatile et je n'aurais, pour rien au monde, goûté à ce boudin particulier dont ma grand-mère faisait sa gourmandise dominicale.

Quand on tournait le coin de l'immeuble, à droite, on était assailli par l'odeur forte du vin. Il y avait là, dans la rue des Moulins, une grande cave, sombre et voûtée, où étaient entreposés les grands tonneaux et les barriques de vins du Sahel et, peut-être, d'ailleurs. Nous allions y acheter, pour quelques francs, le litre de vin rouge pris

au tonneau et qui, une fois coupé d'eau, faisait la boisson habituelle de nos repas. Avec les quelques sous de la monnaie, j'avais droit, les bons jours, à un beignet de Blanchette, juste à côté. Blanchette était une figure bien connue de tous les enfants du quartier. C'était un grand Sénégalais, impeccable dans sa blouse blanche et son haut bonnet de cuisinier et qui, avec une maestria que je n'ai retrouvé que, beaucoup plus tard, chez les fabricants de nouilles des rues de Pékin, étirait des disques de pâte à pain qu'il jetait dans une large bassine d'huile bouillante d'où, tel un magicien, il ressortait des couronnes gonflées et dorées avec, au centre, une fine pellicule de pâte transparente et croustillante à souhait. Blanchette vendait bien aussi toutes les autres pâtisseries orientales nourries d'amandes, de dattes et de miel, mais, pour moi, aucune n'égalait ses beignets. Les enfants d'aujourd'hui, nourris de compotes biologiques aseptisées et autres barres chocolatées de supermarchés, ignoreront toujours le plaisir de ces gourmandises des rues que des marchands ambulants à l'hygiène probablement douteuse leur offraient à l'envi : barbe à papa, berlingots torsadés encore tièdes... Et aussi les marchands d'oublies qui annonçaient leur passage en agitant leur crécelle et vendaient ces cornets de gaufre fine, si grands que l'on pouvait y enfouir son visage pour essayer de trouver, tout au fond, la surprise à deux sous qu'ils contenaient parfois, avant de les déguster par petits morceaux qui s'émiettaient partout. Les soirs d'été, quand la lumière était si douce et que les hirondelles zébraient bruyamment le ciel avant de regagner sagement leurs nids sous les balcons, mon père, en rentrant du bureau, achetait chez Grozoli dont le kiosque trônait au milieu de la place, une tranche de glace sicilienne ou napolitaine (il fallait bien compter avec les goûts différents des uns et des autres) que nous dégustions immédiatement en léchant notre assiette pour n'en rien laisser perdre.

A côté de la boulangerie, se trouvait la boutique du photographe. Nous allions le voir pour les grandes occasions. Il disposait, dans son arrière-boutique de tout un arsenal d'objets, de toiles peintes, d'accessoires divers grâce auxquels il organisait la mise en scène de ses portraits. Je suis ainsi représentée, vers l'âge de six ans, en toilette de demoiselle d'honneur, faisant la révérence, devant un décor de ciel bleu où volettent gracieusement, parmi quelques cumulus de beau temps, des angelots joufflus portant des guirlandes de fleurs tandis que, le même jour sans doute, ma petite sœur posait pour l'éternité en bébé dodu à plat ventre sur une peau de mouton.

L'image n'avait pas encore envahi nos vies et les photographies d'alors conservaient un petit côté guindé et solennel. Dans la presse aussi les images étaient rares et seuls quelques magazines comme Match nous permettaient de mettre un peu de chair sur les événements du monde. Au bout de la place, du côté de l'avenue des Consulats, face à face, il y avait deux marchands de journaux. Pour une raison que j'ignore le choix de la famille s'était porté sur celui de gauche et cela n'avait en tout cas rien de symbolique car mon père, respectueux de l'ordre et des hiérarchies avait plutôt le cœur à droite. C'est là qu'il m'envoyait acheter le tabac dont il remplissait sa pipe et dont je reconnaîtrais aujourd'hui, je crois, l'odeur entre mille autres, l'Écho d'Alger, l'Équipe et, chaque mois, Modes & Travaux pour ma mère. C'est là surtout que j'avais le droit d'acheter chaque jeudi, Lisette un des rares hebdomadaires pour filles à cette époque... Je le lisais lentement, méthodiquement pour faire durer le plaisir et ne rien oublier : les jeux, les recettes de goûter, les patrons de vêtements pour poupées, les deux pages de bandes dessinées de Babouche et Babouchette (après tout c'était peut-être une édition locale) et surtout l'histoire complète et le feuilleton qui nous tenait en haleine d'une semaine à l'autre ma grand-mère et moi car je ne manquais pas de faire à la pauvre femme, chaque dimanche, un compte rendu détaillé du

dernier épisode. Au début des grandes vacances, je rassemblais, en un seul paquet, les numéros de l'année à l'aide de la grosse aiguille et du fil à larder avec lesquels ma mère recousait le croupion des volailles qu'elle venait de farcir et je les déposais religieusement dans la grande malle aux trésors de la chambre de ma grand-mère qui en était la gardienne assermentée. Mes Lisettes allaient ainsi rejoindre les grands albums de cartes postales que ma grand-mère collectionnait au temps de sa jeunesse, emplis de jeunes gens moustachus et de belles dames sanglées dans leur corset, entourés de guirlandes de cœurs et de roses depuis longtemps effeuillées. En face de notre immeuble, au-delà de la place et de l'avenue des Consulats se trouvaient des habitations à bon marché, comme on disait alors, construites entre les deux guerres et que ma mère considérait avec mépris alors que, beaucoup plus récents, ces logements bénéficiaient sans doute d'un confort bien supérieur au nôtre qui n'offrait pas le moindre coin où faire sa toilette en dehors de l'évier étroit et perpétuellement bouché de la cuisine. Ses habitations dédaignées se signalaient pourtant régulièrement à nous à cause des énormes sirènes qu'on avait installées sur leur toit pendant la guerre pour annoncer l'arrivée des avions ennemis et prévenir ainsi la population du quartier de l'urgence d'aller se mettre à l'abri dans les caves. La guerre bien sûr était finie depuis longtemps mais les autorités (je ne saurais dire lesquelles) éprouvaient régulièrement le besoin de vérifier leur bon état de marche aux dépens de tous les tympans du coin.

***Hélène CABANIS-DUCOURTIEUX (Décembre 2020)***